LE

SECRET D'ÉTAT,

Comédie-Vaudeville en un Acte,

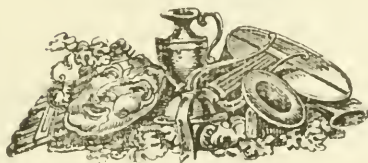
PAR

MM. F. DE VILLENEUVE, EUGÈNE S*** SOE
ET ÉDOUARD M***. MONNAIS

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,

SUR LE THÉATRE DES NOUVEAUTÉS,

LE 20 AVRIL 1831.



PARIS.

R. RIGA, LIBRAIRE,

FAUBOURG POISSONNIÈRE, N° 1.

J.-N. BARBA, AU PALAIS-ROYAL.

1831.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
	
ALFRED DE VALBEL, secrétaire de l'ambassadeur près la cour de Vienne.	M. Ét. Thénard.
MONTDIDIER, son ami.	M. Derval.
LE BARON DE FALSH, banquier autrichien.	M. Dubourjal.
LA BARONNE DE FALSH.	Mme Génot.
CORINNE, cantatrice française.	Mlle Balthazar.



La scène se passe à Vienne, en Autriche.



LE

SECRET D'ÉTAT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

(Le théâtre représente un salon, une porte dans le fond, et deux portes latérales; à droite un bureau et des cartons.)

SCÈNE PREMIÈRE.

ALFRED, MONTDIDIER; *ils entrent en se tenant par la main.*

MONTDIDIER.

Que je suis content, mon cher Alfred, de te revoir dans la gothique et stationnaire capitale de la Germanie ! avec ça que je ne suis sandiste, kantiste ni absolutiste, mais patriote et Parisien.... tu comprendras combien je me trouve dérouté, déprécié sous cette latitude glaciale et retardataire... Vrai ! j'y partage le sort des monnaies étrangères... je perds vingt pour cent...

ALFRED.

Ce cher Montdidier, il est toujours le même !.. Parbleu ! on a raison de dire que si les montagnes ne se rencontrent pas, les hommes se retrouvent... Mais par quel hasard ?..

MONTDIDIER.

Apprends, mon ami, que je suis proscrit, exilé !

ALFRED.

Comment, toi... un patriote...

MONTDIDIER.

Ça pourrait bien être pour ça... Mais c'est cependant d'un autre délit qu'on m'accuse... j'ai conspiré, mon ami.

ALFRED.

Toi !...

MONTDIDIER.

Hélas ! oui... contre de maudites échéances, et le tribunal de commerce me déclara coupable du crime de lèze-créanciers... C'est depuis ce temps que j'ai pris le goût des voyages... Je fus d'abord à Bruxelles; là je trouvai bon nombre de compagnons d'infortunes... Nous allions tous les jours sur la frontière regarder les hirondelles qui volaient vers la France... ou bien parler politique avec les bons douaniers ou les conducteurs de diligence. Voilà les vrais plaisirs de l'exilé... De Bruxelles je fus à Genève ; de Genève à Berlin ; de Berlin à Stockholm... Maintenant je te retrouve à Vienne; mais, je t'en prie, parle-moi vite de Paris.. Qu'y dit-on, qu'y fait-on depuis la grande semaine ? A propos, et les pavés ?

ALFRED.

Les pavés, mon cher, ils ont tous retrouvé leurs places. Bien des gens essaient de faire comme eux, et maintenant c'est à qui aura

de la capacité, de la popularité, de la liberté..: et cette cupidité nous jette dans la perplexité.

MONTDIDIER.

C'est une absurdité.

ALFRED.

Nous ne savons où nous allons : les journaux disent que nous sommes dans le marasme et l'atonie... ce qui signifie entre le zist et le zest. Les uns prétendent que nous renaissons, d'autres que nous périssons... On fabrique du tabac nouveau et de la vieille diplomatie... Les hommes de la liberté regrettent l'homme du despotisme... M. Chatel chante la messe en français et les Saint-Simoniens l'égalité en hébreux ; enfin, au milieu de tant d'incohérence, je ne connais que le violon de Paganini qui nous ait mis quelques instans d'accord.

MONTDIDIER.

Je vois d'après ça qu'il y a toujours dans l'actualité des choses un peu de gachis... j'oserai même dire de margouillis : ces pauvres patriotes ! est-ce que le soleil de juillet leur aurait dérangé la cervelle et donné des vertiges ?.. Mais toi, comment se fait-il que tu sois diplomate ? car, si je ne me trompe, tu es bien ici dans l'hôtel de l'ambassadeur ; j'ai reconnu ça à ces longs et tortueux corridors qui se croisent les uns dans les autres : il faut être diplomate pour sortir de là... Voyons, qui donc a pu causer ta vocation ?

ALFRED.

Ma foi, mon ami, c'est le Théâtre-Italien ; j'y allais tous les jours. D'abord parce que j'adore la musique italienne ; puis par goût pour la musique. Je me mis à adorer une cantatrice... j'avouai mon amour; mais on avait des scrupules; enfin ma passion devint telle que j'allai... le croirais-tu? jusqu'à offrir ma main...

MONTDIDIER.

O délire du dilettantisme !..

ALFRED.

Mon père en fut averti, et un beau matin l'ambassadeur de France à Vienne, qui est de mes parens, me dit : Alfred, vous êtes mon secrétaire, vous êtes diplomate. Je niai le fait ; il fallut bien me rendre à des preuves... à celle de ma nomination, par exemple. On m'emmena sans me laisser le temps de revoir ma chère Corinne ; c'était son nom.

MONTDIDIER.

Ah ! oui, j'entends ; la seconde édition du roman de madame de Stael.

ALFRED.

Maintenant elle me croit un perfide, un ingrat... quoique je pense toujours à elle.. aussi tu conçois si je suis enchanté de te retrouver... au moins j'aurai quelqu'un pour parler de mon amour, et me désespérer tout à mon aise.

MONTDIDIER.

Tu peux compter sur mon dévouement et sur ma patience ; car je vois que tu es toujours ce même amoureux exalté...

AIR *du Carnaval de Béranger*

De billets doux faisant souvent échange,
Toi tu bravais le courroux des maris,

Moi c'est toujours par mes lettres de change,
Près des huissiers, que j'étais compromis.
Nous redoutions tous deux mainte surprise ;
Mais plus que toi, va... je tremblais alors,
Car sur ton cœur l'amour seul avait prise,
Moi je craignais une prise de corps...

ALFRED.

Pour l'oublier... depuis mon arrivée à Vienne, j'ai pourtant cherché un moyen... j'ai essayé d'en aimer une autre... j'ai adressé mes hommages à une baronne assez piquante.

MONTDIDIER.

Ah! tu donnes dans les baronnes.. Ambitieux !.. Dis donc... puisque tu es si bien avec le saint-empire... tu ne pourrais pas me trouver aussi une connaissance ?.. je ne suis pas difficile... quand ce ne serait qu'une palatine ou une petite conseillère à la diète... Tu chercheras, n'est-ce pas ?

ALFRED.

Oui, mon ami, mais excuse-moi en ce moment, j'ai un travail à finir sur cette dépêche... l'ambassadeur ne peut tarder à rentrer à l'hôtel, et ce travail doit être prêt à son retour.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CORINNE.

CORINNE, *à Montdidier.*

Monsieur, je désirerais faire légaliser ces papiers ; pourriez-vous m'indiquer les bureaux de l'ambassadeur de France ?

MONTDIDIER, *montrant Alfred.*

Avec le plus grand plaisir, mademoiselle : voici son secrétaire, qui pourra probablement...

CORINNE.

Que vois-je ?.. vous ici ?..

ALFRED, *se levant.*

Corinne !

MONTDIDIER.

Quoi ! mon ami... la *prima dona.*

CORINNE.

J'étais loin, monsieur, de m'attendre à vous trouver à Vienne.

ALFRED, *balbutiant.*

Mademoiselle, croyez que... sans doute... (*Bas à Montdidier.*) Vois-tu ce que c'est que d'avoir tort ?.. je ne sais plus ce que je dis.

MONTDIDIER, *bas à Alfred.*

Laisse-moi faire. (*Haut.*) Mademoiselle, je suis au fait de tout ; certes, vous avez de grands reproches à lui faire, mais l'infortuné est bien à plaindre. (*Bas à Alfred.*) Combien lui as-tu écrit de fois ?

ALFRED, *bas à Montdidier.*

Deux, mon ami.

MONDIDIER, *à Corinne.*

Vingt lettres successivement interceptées... et voyez jusqu'à quel point on a poussé la tyrannie, on l'a fait diplomate ! mais n'importe, son cœur n'en est pas moins resté fidèle depuis l'instant

qu'il vous a quitté ; que de fois il a été dans le délire ! en route sa tête était brûlante, sa main glacée… enfin, trois évanouissemens successifs depuis Péronne jusqu'à Valenciennes.

ALFRED, *bas à Montdidier.*

Tais-toi donc, je n'y suis jamais passé.

MONTDIDIER.

C'est égal, tu y passeras peut-être un jour.

AIR : *Vaudeville du maître du château.*

Du rossignol le séduisant ramage
Lui rappelait toujours vos doux accens ;
Il gémissait sous l'ombre du bocage,
Il vous cherchait dans les fleurs du printemps.
Croyant vous voir… dans chaque diligence,
Auprès d'une autre il soupirait tout bas.
Convenez-en, c'est là de la constance,
Ou bien alors je ne m'y connais pas.

ALFRED, *s'avançant.*

Je sais, mademoiselle, que vous avez lieu de me soupçonner, ma conduite a pu vous paraître bizarre ; mais bientôt, j'espère, vous cesserez de m'accuser.

CORINNE.

Vous accuser ! je n'en ai pas le droit, monsieur, et je ne désire même pas connaître vos secrets ; je tiens seulement à vous persuader que le hasard seul m'a conduite à Vienne. J'ai profité d'un congé de quelques mois pour venir avec une tante qui m'accompagne visiter des parens que j'avais à voir ; mais mon séjour ici ne sera pas de longue durée : j'espère dans quelques jours me remettre en route, et je venais vous prier, monsieur, de faire mettre promptement le visa de M. l'ambassadeur sur ces papiers.

MONTDIDIER, *bas à Alfred qui veut parler.*

Tais-toi, je veux te ménager une seconde entrevue. (*Haut à Corinne, prenant les papiers.*) Mademoiselle, ce que vous demandez exige des formalités qui entraîneront quelque retard ; veuillez vous donner la peine de revenir aujourd'hui, et tout vous sera remis en règle.

ALFRED, *bas à Montdidier.*

Elle part sans me donner le temps de me justifier !

MONTDIDIER, *de même.*

Je m'en charge… je saurai l'hôtel qu'elle habite, et bientôt je serai de retour : attends-moi. (*Haut.*) Je suis à vos ordres.

(Il lui donne la main pour sortir.)

AIR *de la Galoppe.*

Acceptez donc ma main,
(*A Alfred.*) Je la conduis à sa voiture :
Grâce à moi, je le jure,
Tu pourras la revoir demain.
C'est un petit caprice,
Mais avant peu, je crois,
Trouver la cantatrice,
Plus sensible à ma voix.

CORINNE.

J'accepte votre main
Pour aller jusqu'à ma voiture,
Mais d'ici, je vous jure
Que je repartirai demain.

ENSEMBLE.

ALFRED.

Elle accepte sa main
Pour aller jusqu'à sa voiture :
Mais c'est une rupture ;
Elle repartira demain.

SCENE III.

ALFRED *seul*, *puis* LE BARON ET LA BARONNE DE FALSH.

ALFRED, *seul.*

Allons, décidément elle est irritée contre moi ; elle refuse de m'entendre, et quoi qu'en dise Montdidier, elle ne m'aime plus. (*Un valet annonce M. le baron et madame la baronne de Falsh.*) Qu'entends-je ! la baronne, celle à qui plusieurs fois j'ai adressé mes hommages ? c'est sans doute une compensation que la providence m'envoie.

LE BARON, *en entrant, bas à sa femme.*

Il est seul, tant mieux, on ne nous avait pas trompés.

LA BARONNE, *à Alfred.*

Monsieur de Valbel voudra bien nous excuser de nous présenter si matin dans ce cabinet ; nous espérions y trouver monsieur l'ambassadeur.

ALFRED.

Son excellence est en ce moment au palais impérial ; mais si vous voulez me confier le motif de votre visite, je m'empresserai de le lui faire connaître.

LE BARON.

Nous venons pour avoir l'honneur de supplier son excellence d'assister au bal que nous donnons prochainement, et où doit se rendre une grande partie de la cour de Vienne...

LA BARONNE.

Pourrons-nous espérer, monsieur, que vous voudrez bien y accompagner son excellence.

ALFRED.

Je me ferai un plaisir, madame, de me rendre à l'invitation que monsieur votre père...

(Il montre le baron.)

LE BARON, *choqué*,

Pardon, monsieur... mari... mari...

ALFRED.

Veuillez m'excuser, madame... (*A part.*) Ah ! elle est mariée... (*Haut.*) Ainsi, c'est à M. le baron de Falsh que j'ai l'honneur de parler...

LE BARON.

Oui, monsieur... Banquier des cours du Nord, colonel de cavalerie, chevalier de l'Aigle-Noir, commandeur du Saint-Sépulcre et grand'-croix de l'Eperon-d'Or.

(Il fait sonner ses éperons.)

ALFRED.

Pardon, monsieur le colonel... c'est-à-dire commandeur... non. . le... (*A part.*) Ma foi je m'y perds... (*Haut.*) J'ignorais toutes vos dignités... dues sans doute à votre habileté financière... et vos talens militaires...

LE BARON.

Homme de guerre... Hum ! j'ai peu combattu .. si ce n'est quelques fausses idées en finances... Ma baronie date du premier emprunt sur les métalliques... Mon brevet de colonel me fut envoyé avec le bordereau du second emprunt qu'on me fit sur les rentes de Naples... Mes autres dignités me furent accordées successivement pour des services non moins honorables... car je tiens une banque politique .. je prête sur des royaumes ; mes titres sont les épingles des marchés que je fais .. et vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de la maison Falsh et compagnie ? .

LA BARONNE.

Mais, mon ami, nous abusons peut-être des momens de M. le secrétaire... il doit avoir tant d'affaires... (*Bas au baron.*) Arrivez-donc au fait, monsieur...

LE BARON, *bas à la baronne.*

M'y voilà... patience, bonne amie ! .. (*Haut.*) Votre mission, en effet, est, dit-on, si importante... elle se rattache à des intérêts si majeurs... parce que d'un côté, l'envoyé de Bavière... (*il fait un signe à sa femme*) qui a eu trois audiences secrètes du plénipotentiaire de Saxe... a fait naître des soupçons devenus vraisemblables par le long silence du chargé d'affaires de Danemarck. (*Bas à sa femme.*) C'est cela, je crois, bonne amie...

LA BARONNE, *bas à son mari.*

Oui... mais vous êtes... trop clair...

LE BARON, *bas à sa femme.*

J'ai pourtant peine à me comprendre moi-même.

ALFRED.

J'ignore absolument, monsieur, quel est le motif de la mission de son excellence, près la cour de Vienne...

LA BARONNE, *bas à son mari.*

Essayons un peu de louange... c'est d'un effet sûr...

LE BARON, *haut.*

Me ferez-vous croire qu'un homme de votre talent. .

ALFRED, *bas.*

Où veut-il en venir?... (*Haut.*) Je puis vous assurer, monsieur, que le but de l'ambassadeur de France m'est totalement inconnu... (*Bas.*) Diable d'homme !...

LA BARONNE, *bas à son mari.*

Alors, tentez vite un autre moyen... Attaquez.

LE BARON, *à Alfred.*

On dit pourtant que votre patron a été devancé, joué, par l'ambassadeur de Naples... que ses prévisions l'ont trompé..

ALFRED, *s'emportant.*

Tout cela est faux, monsieur... d'un mot je pourrais le prouver, et je vous engage à faire cesser des bruits au moins offensans pour la nation que nous représentons...

LE BARON, *bas à sa femme.*

Diable!... il s'emporte.. je crains d'en avoir trop dit.

LA BARONNE, *bas.*

N'importe... Je suis bien sûre maintenant que la France est en mesure...

UN VALET.

On demande M. de Valbel au secrétariat...

ALFRED.

J'y vais. (*Saluant.*) Veuillez m'excuser, madame. (Il sort.)

SCENE IV.

LE BARON, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Vraiment, monsieur, vous êtes d'une maladresse... Il faut tout vous dire!

LE BARON.

Et vous, bonne amie... d'une brusquerie envers moi!.. Vous oubliez que mes titres me donnent droit à plus d'égards...

LA BARONNE.

Eh! vos titres, monsieur... n'en parlez pas... Ils sont plus à moi qu'à vous...

LE BARON.

Qu'est-ce à dire?..

LA BARONNE.

N'est-ce pas à moi que vous les devez?.. N'est-ce pas moi qui les ai tous gagnés à force d'adresse et de persévérance... Cet ordre de l'Éperon-d'Or, et dernièrement encore ce grade de colonel...

LE BARON.

Bonne amie, vous n'y pensez pas... Vous, colonel...

LA BARONNE.

Croyez-vous, monsieur, que je n'aie pas assez de caractère...

LE BARON.

Si... Je sais que vous en avez beaucoup... Ne vous fâchez pas.. Mais colonel... (Il rit.)

LA BARONNE, *haussant les épaules.*

Eh! monsieur, au lieu de rire, vous devriez penser à gagner le plus d'argent possible : vous avez pour cela tout l'instinct nécessaire, mais quand il s'agit d'affaires d'état vous êtes d'une simplicité... d'une gaucherie...

LE BARON.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Votre rigueur, chère amie, est extrême...

LA BARONNE.

D'agir ainsi, monsieur, j'ai tous les droits :
Pour nous servir, si vous parliez vous-même,
Vous en feriez de belles, je le crois...
Vous me l'avez prouvé plus d'une fois!
Quand on ne sait qu'apposer son paraphe
Sur des mandats, des livres, des billets...
Sans rien entendre aux débats d'un congrès,
On fait, monsieur, comme le télégraphe,
On redit tout sans comprendre jamais!..

LE BARON.

Allons, allons, calmez-vous... Je n'ai pas oublié le motif qui nous amène... Il s'agit de frapper un grand coup... de doubler nos capitaux, et cela en surprenant adroitement le but secret de l'ambassade française près la cour de Vienne.

LA BARONNE.

Si vous m'aviez laissé parler seule, monsieur, ce secret serait déjà en notre puissance.

LE BARON.

Parlez, bonne amie... Si vous y parvenez, j'écris à mes maisons de Londres et de Paris de jouer sur les fonds, suivant l'effet que que devra produire la nouvelle... Nous pouvons gagner encore des millions... acquérir un duché, une principauté...

LA BARONNE.

Rapportez-vous-en à moi ..

LE BARON.

Mais enfin, que puis-je faire ?..

LA BARONNE.

Allez-vous-en...

LE BARON.

Ah ! j'obéis... mais c'est que j'ai renvoyé ma voiture...

LA BARONNE.

Eh bien ! monsieur... attendez-moi en vous promenant là, près de la grande place, et apprêtez-vous à expédier des courriers sitôt que je tiendrai le secret... car je suis sûre d'y parvenir...

LE BARON.

J'attendrai donc, bonne amie...

(Il lui baise la main et sort.)

SCÈNE V.

LA BARONNE, *puis* ALFRED.

LA BARONNE.

Tenons-nous sur nos gardes, et agissons avec adresse...

ALFRED.

Ah ! je suis enfin débarrassé des signatures... occupons-nous maintenant de faire un travail sur le contenu de cette note diplomatique que Son Excellence vient de me remettre .. c'est, m'a-t-elle dit, un secret important !

LA BARONNE, *à part*.

Qu'entends-je !

ALFRED, *il pose le papier plié sur la table et va pour écrire quand il apperçoit la baronne.*

Eh quoi !.. M. de Falsh est parti... vous êtes seule ici, madame !..

LA BARONNE.

Oui, monsieur, des affaires importantes réclamaient mon mari dans ses bureaux... et j'ai voulu rester pour vous prier d'excuser les questions presqu'inconvenantes qu'il vous a adressées...

ALFRED.

Madame, je n'y songeais déjà plus. (*A part.*) Elle n'est pas mal cette femme-là... même en l'examinant bien... on la trouve jolie...

Nous voilà en tête à tête. Corinne est insensible à mon amour... ma foi, causons toujours, pendant ce temps du moins, je tâcherai d'oublier mes chagrins. (*Haut.*) Madame, veuillez-vous asseoir...

(Elle s'assied à droite à l'extrémité du théâtre.)

LA BARONNE, *à part.*

Entamons la conversation... (*Haut.*) Je vous disais, monsieur, que mon mari...

ALFRED.

Nous devons oublier tout cela. Eh bien! madame... vous qui voyez le grand monde... que dit-on des affaires du temps?..

LA BARONNE, *minaudant.*

Oh! mon Dieu, monsieur, la politique a peu d'attraits pour moi...je m'en occupe bien rarement...

ALFRED.

Sans doute, dans les bals brillans auxquels vous assistez, il y a tant d'intérêt pour vous... La toilette, la danse, la médisance quelquefois... Mais ce n'est pas pour vous que je parle... Je me rappelle cette soirée délicieuse où, placé près de vous, j'eus le bonheur de vous entendre; depuis ce temps, madame, votre souvenir n'a pas cessé un instant de m'occuper... (*A part.*) Ce n'est pas vrai, mais ça se dit...

LA BARONNE, *riant.*

De la galanterie...

ALFRED.

Jamais je n'ai été plus franc... C'est au point que lorsque j'éprouve un tendre sentiment... je suis toujours sur le point de me trahir. Mais il est des circonstances où l'on est obligé de renfermer au fond de son cœur un secret qu'il n'est pas toujours convenable de faire connaître... (*Il soupire.*) (*A part.*) Que va-t-elle dire?

LA BARONNE, *à part.*

Voyons-le venir... (*Haut.*) En vérité, monsieur... j'allais vous croire... et je n'aurais même plus de doute, si d'avance je n'avais été certaine du contraire... Mais rassurez-vous, je n'ai pris tout ce que vous venez de me dire que comme des choses insignifiantes... des galanteries à la française...

ALFRED, *s'approchant.*

Je puis vous assurer, madame, que l'amour le plus vrai... le plus sincère...

LA BARONNE.

Je ne vous crois point, vous dis-je... Une dame que j'ai vue sortir d'ici, tout-à-l'heure... la précipitation que vous avez mise à cacher... (*avec intention*) certain billet en entrant...

ALFRED.

Un billet... ce n'est point une lettre d'amour... je puis vous l'assurer...

LA BARONNE.

Dans ce cas... on dit toujours non... Mais que je suis folle de vous faire de telles questions... N'êtes-vous pas entièrement libre?.. on pourrait croire...

ALFRED, *à part.*

En effet... Ces questions... Et moi, qui ne voyais pas... (*Haut*

et se rapprochant.) Du tout, madame... C'est moi maintenant qui tiens à me justifier à vos yeux.

LA BARONNE.

Ah! par exemple... je pourrais vous en défier...

ALFRED.

Eh! moi, madame, je vous jure que mon cœur n'appartient qu'à vous, et que je n'ai pas reçu de lettres d'amour... Tenez, faisons une condition... Si vous parvenez à me prouver le contraire... je me soumets à tout... Mais si vous ne pouvez y parvenir, il me faut un dédommagement.

LA BARONNE, *regardant toujours le papier.*

Et lequel, monsieur? .

ALFRED.

Le plus grand, le plus doux à mes yeux... Un seul baiser...

(Il s'approche.)

LA BARONNE, *riant.*

C'est fort adroit, monsieur; en me faisant une telle proposition, vous saviez parfaitement d'avance que vous me mettiez dans la nécessité de refuser l'épreuve... ce qui confirme mes doutes... Et maintenant je suis certaine qu'à ce prix même...

ALFRED.

Eh bien!.. essayez, madame.

LA BARONNE, *souriant.*

Ah! c'est trop fort .. Peut-on pousser plus loin l'esprit de son état!

AIR : *A soixante ans*

Votre défi, je l'accepte avec peine ;
A tout pourtant, monsieur, je me soumets...

ALFRED.

Pour moi, je sais que la chance est certaine.

LA BARONNE, *jetant les regards sur le papier.*

Devant les yeux vraiment, si je n'avais
Plus d'une preuve ici, je vous croirais.

ALFRED.

Je suis bien sûr d'avoir ma récompense.
(*Il va à la porte et observe.*)
Tâchons pourtant de ne pas être vu.

LA BARONNE, *qui pendant ce temps s'est approchée de la table, a saisi le papier, et l'a parcouru rapidement des yeux sans être vue.*

(*A part.*) Bon, je comprends!..

ALFRED, *lui prenant la main.*

Un baiser m'est bien dû!

LA BARONNE.

On croit souvent avoir gagné d'avance :
Sans le vouloir pourtant on a perdu!

(*Elle remet le papier sur la table.*)

Vous aviez raison, monsieur... Vous avez gagné la gageure... Ce n'était pas une lettre d'amour.

ALFRED.

Qu'entends-je?.. Comment, madame, vous avez lu...

LA BARONNE, *souriant.*

Ce billet... Il le fallait bien... Je croyais vous convaincre!..

ALFRED.

Et vous savez... malheureux! qu'ai-je fait?...

LA BARONNE.

Eh quoi! vous gagnez et vous vous plaignez encore... Ah! c'est être pu galant!

ALFRED, *à part.*

Ce ton, ce persifflage, et tout-à-l'heure ces questions réitérées du baron, plus de doute je suis joué, elle sait tout; c'est le secret de l'ambassade de France à Vienne que je viens de livrer, et monseigneur! que va-t-il penser de moi? que penseront aussi mes compatriotes?.. Je suis perdu, déshonoré! et pas un moyen de réparer ma faute!

(Il tombe accablé sur un siége près de la table.)

LA BARONNE.

Eh bien! monsieur, qu'avez-vous donc?

ALFRED, *à part, et se levant aussitôt.*

Ah! quelle idée! oui, il est encore temps. (*Haut.*) De grâce, madame, ne vous effrayez pas; mais vous vous êtes trop tôt dévoilée.

LA BARONNE.

Que voulez-vous dire?

ALFRED.

Qu'il me reste un moyen de vous condamner au silence... et que je vais l'employer. (*Il court a la porte et en ôte la clé.*) Nous sommes seuls ici; cette clé va me répondre de votre discrétion.

LA BARONNE.

Qu'entends-je?

ALFRED.

Allons, allons, madame, ne vous désolez pas; je n'agirai pas avec vous comme j'aurais peut-être droit de le faire. (*Montrant une des portes latérales.*) Seulement cette porte conduit à un appartement complet et fort convenable, où vous allez avoir la bonté de vous installer jusqu'au moment où le secret que vous m'avez si habilement surpris n'en soit plus un .. Rien ne vous y manquera, pas même les égards (*ironiquement*) auxquels le malheur a toujours droit.

LA BARONNE.

Comment, monsieur, vous auriez l'audace...

ALFRED.

Ah! madame, je suis désolé de vous déplaire; mais mon audace est excusée par la prudence; vos cris seront superflus, je suis sûr de mes gens. Cet hôtel est inviolable, nous sommes ici en France, et tant que l'intérêt de mon pays l'exigera, vous y resterez ma prisonnière d'état.

LA BARONNE.

Monsieur, votre conduite est affreuse.

ALFRED.

Du tout, madame, c'est de la haute diplomatie.

AIR : *A soixante ans.*

Vous aviez cru gagner cette gageure,
Mais il fallait attendre un peu plus tard;

Car du succès vous n'étiez pas bien sûre,
On ne peut pas deviner le hasard;
On ne peut pas commander au hasard;
Ainsi que vous, j'agis avec prudence,
Vous me restez, ce prix m'était bien dû. (*bis*)
Lorsque l'on croit avoir gagné d'avance,
Vous le voyez, souvent on a perdu.

(On frappe.)

Mais qui vient ici...

MONTDIDIER, *en dehors, frappant.*

Eh bien! eh bien! tu t'enfermes, Alfred; est-ce que tu rédiges quelque protocole? ouvre donc.

ALFRED.

Ne vous alarmez pas encore, madame; c'est la voix d'un ami, fort aimable, du reste, et qui m'est entièrement dévoué.

(Alfred va ouvrir.)

SCENE VI.

LES MÊMES, MONTDIDIER.

MONTDIDIER; *il entre sans voir la baronne.*

Mais, mon ami, tu travailles trop; toujours des notes, des traités de paix ou de guerre (*Apercevant la baronne.*) Que vois-je? Pardon, mon ami, je n'avais pas vu d'abord. (*Bas à Alfred.*) Ah! maintenant je ne m'étonne plus... vous faisiez un petit traité d'alliance offensive et défensive: pauvre Corinne! entends-tu? je dis: pauvre Corinne!.. Ingrat, infidèle Joconde!

ALFRED.

Il s'agit bien de plaisanter, je suis furieux, je ne me possède pas.

MONTDIDIER.

Parbleu, si j'avais pu deviner, tu sens bien que jamais... parce que je ne sais quel moraliste a dit quelque part: *Ne dérangez pas le monde, laissez chacun...*

ALFRED, *l'interrompant.*

Mais ce n'est pas cela; au contraire, ta présence ici m'est très-nécessaire. (*Prenant des papiers.*) Je suis forcé d'aller un instant au secrétariat porter ces papiers pour des raisons que je t'expliquerai plus tard. Peux-tu me rendre un grand service? il faut que tu me jures, par serment, de veiller sur madame; elle m'a surpris un secret qu'il faut que tout le monde ignore; elle est ma prisonnière sur parole.

LA BARONNE.

Mais, monsieur, j'ose croire que cette plaisanterie...

ALFRED.

Malheureusement rien n'est plus sérieux, madame; je vais donner en même les ordres nécessaires pour que l'on prépare votre appartement, et toi, mon ami, je t'en supplie, que madame surtout ne puisse sortir de cette chambre; excepté cela, aie pour elle tous les égards, toutes les attentions que l'on doit attendre d'un geôlier tel que toi.

MONTDIDIER.

Tu le veux... je le jure...

AIR *de Preville et Taconnet.*

Compte sur moi... mon cher, quoi qu'il arrive..
Aveuglément ici, je le promets...
Obéissance et constante et passive,
Je jure enfin de suivre tes arrêts,
D'exécuter tes lois et tes decrets!
Sur ce point là, ma conscience est large,
J'imite ainsi plus d'un homme important,
Qui, pour briller dans un poste eclatant,
Sans rien comprendre aux devoirs de sa charge,
Les yeux fermes prête toujours serment.

(Alfred sort.)

SCENE VII.

LA BARONNE, MONTDIDIER.

MONTDIDIER.

Je n'y comprends rien .. mais c'est égal, faisons comme le geolier d'Adolphe et Clara... *Prenons d'abord l'air bien mechant.* Madame, le hasard, ou plutôt mon ami, me charge de remplir auprès de vous des fonctions bien agréables et bien pénibles... Je me mets à sa place... quand on est assez heureux pour posséder... votre... (*hésitant*) amitié... on désire vous soustraire à tous les yeux... et Alfred fait comme l'avare, il cache son trésor...

LA BARONNE.

Monsieur, n'allez pas croire, je vous prie... (*Elle a toujours les yeux fixés sur la porte, Montdidier l'observe et se place toujours devant elle.*) Ayez plutôt pitié de moi... laissez-moi sortir, ma reconnaissance...

MONTDIDIER.

Vous me mettez à une bien dure épreuve, madame... Mais comme Scipion l'Africain, ou si vous aimez mieux, le chevalier Bayard, de pure et candide mémoire... j'aurais la force de fuir vos piéges séduisans... et d'ailleurs il fait dehors un temps épouvantable... et je ne voudrais pas exposer le trésor du mon ami, à l'intempérie des saisons...

LA BARONNE.

Et M. le baron, encore, qui a renvoyé sa voiture et qui m'attend sur la place... (*A part.*) J'étouffe... je suffoque... mais la porte est bien fermée... quant aux moyens de sortir... mes emportemens ne pourront l'émouvoir... De la prudence... tentons un autre moyen... (*Haut.*) Monsieur...

MONTDIDIER.

Madame...

LA BARONNE.

Il m'importe beaucoup d'écrire un billet à quelqu'un... ne pourrai-je espérer...

MONTDIDIER.

Impossible, madame...

LA BARONNE, *à part.*

Il refuse...

MONTDIDIER, *à part.*

Au fait je me rappelle qu'à Saint-Pélagie, nous avions tous le droit de déposer dans le sein mystérieux de la boîte aux lettres nos secrets et nos pensées philosophiques... (*Haut.*) Permettez, ma-

dame .. je veux bien me rendre à votre prière... mais à une condition, c'est que je serai votre secrétaire, vous dicterez et j'écrirai... tel jadis : *Dictabat Apollo scribebat Homerus!* C'est de l'Horace, madame, je vous demande pardon de vous parler latin... Vous ne comprenez peut-être pas, mais dans un hôtel d'ambassadeur on n'est pas forcé de comprendre...

LA BARONNE, *à part.*

J'ai sur moi mes tablettes... si je pouvais!.. (*Haut.*) Eh bien! soit, monsieur, j'y consens...

MONTDIDIER, *se mettant à la table.*

En ce cas je prends la plume et j'écoute. . (*A part.*) Je la défie bien de me tromper... avec une plume de diplomate!..

LA BARONNE, *dictant.*

« Madame la baronne de Falsh ne pourra pas rentrer à son hôtel. » (*A part et écrivant sur ses tablettes.*) « Les puissances ne sont pas d'accord, la guerre va se déclarer. »

MONTDIDIER, *répétant le dernier mot.*

A son hôtel.

LA BARONNE.

« Elle ignore quand elle pourra y être de retour. » (*A part écrivant sur ses tablettes.*) « Profitez donc du secret et agissez vite en conséquence. »

MONTDIDIER.

Voilà tout? Monsieur le baron sera furieux de savoir sa femme... Vous me direz : Les barons de l'empire ont l'habitude... Votre message est plié, cacheté, madame; il n'y plus que l'adresse à y mettre.

LA BARONNE, *prenant la plume.*

Donnez, monsieur... vous avez eu déjà trop de bontés pour moi.

MONTDIDIER.

Vous êtes bien honnête! (*A part.*) Elle est charmante cette femme-là,..

LA BARONNE.

(Elle a déchiré la feuille de son agenda, l'a glissée vivement dans la lettre qu'elle lui présente.)

Voici votre lettre, monsieur.

MONTDIDIER, *à part.*

De cette manière-là, Alfred ne pourra pas me faire de reproches. Me voilà sûr que le baron ne saura rien... (*Il sonne.*) Je voudrais maintenant avoir à vous offrir quelque messager digne de vous... et comme dans les romans... ou chez les anciens... une douce colombe... une tourterelle voyageuse... (*Il sonne.*) Malheureusement, l'hôtel de l'ambassadeur n'est pas monté sur ce pied-là... les messagers d'état ne sont pas des colombes.

UN GROS VALET ALLEMAND, *se présentant à la porte.*

Mein-here... Quest-ce que fous fouloir?..

MONTDIDIER.

Voilà pour le moment ce que j'ai de mieux à vous offrir en colombe... portez cette lettre et sortez...

LE VALET, *en sortant.*

Ja, mein her!

MONTDIDIER.

Partez, colombe!..

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ALFRED.

ALFRED.

Madame, tout est préparé : vous pourrez, quand vous voudrez, prendre possession de votre appartement ; vous aurez une retraite fort agréable... Votre geolier improvisé s'est montré sans doute digne de son emploi ?...

MONTDIDIER, *bas à Alfred.*

J'ai été charmant.

LA BARONNE, *à part.*

Je puis maintenant souffrir la plaisanterie, ma lettre doit être parvenue.

MONTDIDIER.

Ah ça ! puisque nous devons passer quelque temps dans cette retraite... si nous organisions nos journées.

LA BARONNE.

Ah ! mon Dieu ! comment nos journées !

ALFRED.

Sans doute, car il est possible que nous restions ensemble... demain, après-demain, la semaine entière peut-être, cela dépendra du congrès... Je vous le répète, madame, vous êtes ici en France et vous ne pouvez passer la frontière, c'est-à-dire la porte cochère.

MONTDIDIER.

Voyons un peu l'emploi de nos journées... le matin, lecture des journaux allemands ; ce qui ne manquera pas de nous procurer des émotions douces et tranquilles ; plus tard nous nous amuserons à suivre sur ce plan les évolutions, marches, contre-marches et déconfitures... des armées russes... et du grand feld-maréchal Diebitch Sabalkanski ; c'est divertissant... aussi ça nous menera jusqu'au dîner.

LA BARONNE.

Quelle aimable perspective !

MONTDIDIER.

Après dîner, nous pourrons jouer des charades, danser la galoppe à nous trois... et puis nous nous retirerons de bonne heure, chacun dans notre appartement, pour recommencer le lendemain une suite de plaisirs, aussi purs et aussi variés... ce sera délicieux.

AIR *de la Vieille.*

D'abord à la littérature
Le matin nous nous livrerons...
Puis nous occupant de peinture
Au dîner nous arriverons...
A l'étude de la nature
Plus tard, enfin, nous passerons...
Comme nous nous amuserons !
Puis discutant quelque point historique,

Ou fredonnant de moderne musique,
Nous chanterons dans ce lieu pacifique
Ce doux refrain de l'opéra-comique :
Pas de chagrin qui ne soit oublié
Avec les arts et l'amitié...

LA BARONNE.

Allons, messieurs, je me soumets...

ALFRED.

Il est impossible de supporter votre position avec plus de courage... plus de philosophie...

(Il lui baise la main. Corinne entre.)

SCENE IX.

LES MÊMES, CORINNE.

CORINNE, *à Alfred.*

AIR *de la Gazza ladra.*

Ici, vraiment, monsieur, je vous admire...

ALFRED.

Ciel!... C'est Corinne. Ah! que vais-je lui dire?

CORINNE.

Voilà donc cet amour extrême...
C'est ainsi que votre cœur aime,
Recevez-en mon compliment...

ALFRED.

Ainsi que vous...
J'agis, mademoiselle...
J'imiterai votre cœur infidèle.

LA BARONNE, *à part.*

Quelle occasion m'est offerte,
La porte encore est entr'ouverte...
Sortons vite... dépêchons-nous...

(Elle sort avec précaution.)

ENSEMBLE

ALFRED ET MONTDIDIER.

De la clemence,
De la prudence;
Plus de courroux,
Allons, appaisez-vous.

CORINNE.

Plus de clemence,
Plus d'indulgence,
Car entre nous
Les torts viennent de vous.

SCENE X.

CORINNE, MONTDIDIER, ALFRED.

ALFRED.

Croyez, ma chère Corinne, qu'un autre sentiment que l'amour a dicté ma conduite... et je puis vous jurer ici... (*S'apercevant de la fuite de la baronne.*) Ah! mon Dieu!... elle n'est plus là... Courons sur ses pas...

(Il disparaît.)

CORINNE.

Alfred !... Alfred !... que signifie...

MONTDIDIER.

Effectivement... on n'a pas d'idée d'un tel vertigo... quand il vous revoyait... Il est d'une légèreté... d'une inconséquence... je suis force de l'avouer... moi-même... C'est un ingrat... un maniaque... (*Regardant autour de lui.*) Oh ! ciel!... elle a disparu... nous sommes perdus...

(Il sort en courant.)

SCÈNE XI.

CORINNE, *seule.*

Eh! bien!... lui aussi... il me laisse seule...

Air : *J'en guette un de mon âge.*

Vraiment ma surprise est extrême...
Me délaisser quand j'accourais vers lui.
Je sens qu'il faut agir de même ;
Quittons-le donc dès aujourd'hui.
Loin d'écouter ces amans qui l'implorent,
Ah ! que mon cœur soit libre à l'avenir.
Quand on les aime, on les voit fuir ;
Quand on les oublie, ils nous adorent...

SCÈNE XII.

CORINNE, ALFRED, *puis* MONTDIDIER.

ALFRED.

C'en est fait... impossible de la rejoindre... Elle aura traversé la cour; elle se sera esquivée inaperçue... Suis-je assez malheureux!..

(Il reste accablé.)

MONTDIDIER, *entrant ensuite.*

Allons... allons, mon ami, du courage... Sois homme... sois stoïque... Tout n'est peut-être pas encore désespéré...

ALFRED.

Tu ne penses donc pas que le secret va être bientôt connu de toute la ville... que... je suis perdu... deshonoré, que je n'ai plus qu'à mourir... car je ne survivrai pas à ma honte... et j'accomplirai mon projet...

CORINNE.

Comment, monsieur... que dites-vous?.. Que signifient cette pâleur... cet abattement ?..

MONTDIDIER.

Eh! belle Corinne !.. il est temps de vous en faire connaître la cause... Alfred... vient de tout me confier... En effet, sa position est désespérante. L'ambassadeur avait déposé dans son sein un secret de l'état... Il s'agissait du sort de cinq ou six royaumes et d'une douzaine de principautés au moins... Eh bien ! nouveau Faust... notre ami s'est laissé subjuger par les séductions d'un Méphistophélès femelle...

CORINNE.

Comment .. cette dame, qui tout-à-l'heure était là...

MONTDIDIER.

C'était le diable... autrement dit, la baronne de Falsh!

CORINNE.

La femme du riche banquier si connu dans les cours d'Europe; je comprends maintenant le danger d'une telle position... et le malheur d'Alfred me fait tout oublier.

ALFRED.

Bonne Corinne!

MONTDIDIER, *les prenant tous deux sous ses bras.*

Je te disais bien que dans le malheur on retrouve le cœur des femmes... mais voyons, réunissons-nous tous les trois et tâchons de chercher un moyen. Si nous... non... ce n'est pas cela...

ALFRED.

Si on pouvait... mais nous n'en aurions pas le temps.

MONTDIDIER.

Voilà un moyen dans le genre du mien.

CORINNE.

J'y pense... je suis peut-être en état de vous rendre service. Écoutez! dans un concert que j'ai donné dernièrement à Vienne, au milieu de la réunion brillante des gens de cour qui venaient m'adresser leurs hommages, mon oreille fut frappée par hasard et comme malgré moi de certains mots prononcés à mi-voix dans l'embrâsure d'une fenêtre... Cette phrase mystérieuse, quoiqu'en jargon diplomatique, me parut se rattacher aux plus chers intérêts de la France. Restée seule, il me vint à l'idée de la noter sur ces tablettes sans autre intention que de meubler mon souvenir. Peut-être vous sera-t-elle utile. (*Elle lui donne ses tablettes.*) Tenez.... lisez...

ALFRED, *lisant avec empressement.*

Je ne vois rien là-dedans qui se rattache à notre mission: n'importe, je communiquerai cette note à l'ambassadeur et j'emploirai le dernier moyen qui me reste, celui de me jeter à ses genoux et d'implorer mon pardon.

CORINNE, *allant à la porte.*

Ah! voilà le baron!

ALFRED.

Le baron!...

CORINNE.

Lui-même... Il vient ici...

MONTDIDIER.

Chut!... Écoutons... et taisons-nous

(Il s'assied et fredonne.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE BARON.

LE BARON, *transi de froid et soufflant dans ses doigts.*

Brrr... Monsieur, cette nouvelle visite va vous surprendre,

sans doute. Je viens vous demander si vous n'avez pas vu madame la baronne... que j'attends depuis une heure, là, près de la porte, quoiqu'il fasse un froid épouvantable... Brrr... Brrr...

MONTDIDIER, *bas à Alfred.*

Bon!.. Il n'a pas vu sa femme!.. Elle doit être encore dans l'hôtel... Tr... trr... trr...

ALFRED, *à part.*

Le secret ne serait pas encore divulgué...

MONTDIDIER, *à Corinne bas.*

Employez toute votre adresse et votre amabilité pour retenir ici le vieux baron ; pendant ce temps je vais à la poursuite de la fugitive... Et toi, Alfred, cours te jeter aux genoux de l'ambassadeur.

LE BARON, *à part.*

Où peut-elle être?.. Serait-il donc possible de savoir où est ma femme?

MONTDIDIER.

Votre femme... Ah! ah! mon ami... quelle figure!.. Allons-nous-en, car je lui rirais au nez.

(Ils sortent.)

LE BARON.

Ils sont partis... Je ne sais que penser de leur air moqueur... et je vais...

(Il va pour sortir.)

SCÈNE XIV.

LE BARON, CORINNE.

CORINNE, *à part.*

S'il s'en va, Alfred est perdu... (*Haut.*) Monsieur...

LE BARON.

Mademoiselle... Eh! si je ne me trompe... c'est la charmante prima dona... dont le talent et la beauté ont subjugué tous les cœurs. (*A part.*) Mais ma femme, où peut-elle être?..

(Il va encore pour sortir, Corinne se met sur son passage.)

CORINNE.

On ne peut qu'être infiniment flattée des hommages d'une personne qu'il est impossible de ne pas remarquer...

LE BARON, *à part.*

Voyez pourtant... Et la baronne qui paraît toujours douter de ma capacité... tandis que cette jeune personne... Elle est vraiment charmante... et je serais tenté de... (*Se reprenant tout à coup.*) Ah! mon Dieu!.. j'allais oublier... que ma femme... Il faut que je sache à tout prix...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MONTDIDIER, LA BARONNE.

MONTDIDIER, *tenant la baronne par la main.*

La voilà, la voilà... Rassurez-vous, mon cher baron... je vous ramène votre belle fugitive!

AIR : *Vaudeville des Scythes*

Comme un oiseau qui fuit, vif et rapide,
Le trébuchet de l'oiseleur malin,
Etourdiment dans sa course intrépide,
De s'évader, madame ayant dessein,
Venait de prendre un corridor sans fin.
Elle se cache, et tremblante et craintive
Espère encor trouver quelque détour,
Quand, par malheur, la colombe plaintive
Se voit livrée aux serres du vautour;
Mais ce vautour respecte sa captive,
Et la remet dans les bras de l'amour!...

(*Il met la main de la baronne dans celle de son mari.*)

LE BARON.

Mais, bonne amie, j'ai lieu de m'étonner...

LA BARONNE, *bas.*

Silence...

LE BARON, *bas.*

Ah! je comprends... c'est une ruse diplomatique.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, ALFRED, *parlant à la cantonnade.*

ALFRED.

Qu'on m'apporte promptement ici la réponse de son excellence!

MONTDIDIER.

Ah! te voilà, mon ami! réjouis-toi, réjouis-toi!.. nos prisonniers sont en notre puissance, et cette fois ils ne nous échapperont pas!

LE BARON.

Que signifie ce langage?.. voudrait-on employer la violence envers le baron de Falsh? (*Mettant la main sur son epée.*) Oubliez-vous qu'il est colonel de cavalerie!

MONTDIDIER, *l'arrêtant.*

Un instant, M. le baron, les hostilités n'ont pas encore commencé entre la France et l'Autriche.

LE BARON.

Cessons, je vous prie, une plaisanterie qui est hors de saison... d'ailleurs, il n'est plus temps: déjà mes courriers sont partis sur toutes les directions.

ALFRED.

Il n'est donc plus d'espoir!

MONTDIDIER.

Mais au moins, que t'a dit son excellence?

ALFRED.

Je n'ai pu la voir... une lettre seulement où je lui ai tout confié lui a été remise, et j'attends ici mon arrêt.

UN VALET, *entrant.*

De la part de son excellence.

(Il donne une lettre à Alfred.)

ALFRED.

Ciel! c'est la réponse, je n'ose l'ouvrir!

MONTDIDIER.

Donne, mon ami, je vais me charger de ce triste devoir. (*Il lit.*) Écoutez : « Vos justes remords ne repareraient pas votre faute, si « vous aviez réellement livré le secret de l'état... mais, rassurez-« vous... »

TOUS.

Comment !..

MONTDIDIER, *continuant.*

« Je connaissais le début scabreux de votre carrière et je ne « vous avais confié qu'un travail imaginaire, pour vous exercer « sans danger... »

TOUS.

O ciel !..

MONTDIDIER.

« Que cette leçon ne soit pas perdue pour vous... Apprenez, d'ail-« leurs, qu'au lieu d'apporter ici des secrets, j'en venais chercher « un, dont la petite note que vous joignez à votre lettre me donne « précisément la clé... Tout est éclairci, et ma mission finie, grâce « au hasard qui vous a si bien servi... nous partons... »

ALFRED.

Ah ! mon ami... ma chère Corinne !.. c'est donc à vous que je vais devoir le bonheur inespéré...

MONTDIDIER.

Embrasse-la, embrasse-moi... embrassons-nous tous...

(Il va pour embrasser le baron.)

LE BARON.

J'étouffe... je n'y survivrai pas.

LA BARONNE.

Qu'avez-vous donc, monsieur ?..

LE BARON, *tombant sur un siége.*

Eh ! madame... mes courriers sont partis avec des ordres d'achat... j'en perdrai trois millions... Adieu mon emprunt et mon duché de Pépanbrouk.

LA BARONNE.

Qui vous disait, monsieur, d'y mettre une telle précipitation ?..

LE BARON.

Eh ! votre note secrète, madame...

MONTDIDIER.

Allons, allons, nobles époux... consolez-vous... le duché... ne peut pas manquer de vous arriver un jour... Que vous faut-il pour cela ?.. De l'argent et de l'adresse; vous avez madame la baronne et votre portefeuille .. la principauté viendra avec les premiers besoins de l'état... Et si vous conservez la manie de souscrire à des emprunts... vous trouverez toujours en moi une des plus belles occasions d'exercer...

(Il lui tend la main.)

ALFRED.

Rassure-toi, mon cher ami... je me charge de tes dettes les plus pressées... Nous partons tous les trois pour notre belle patrie. (*A Corinne.*) Et nous laisserons s'arranger sans nous les affaires du congrès.

AIR : *Vaudeville de l'Anonyme*

On soumettra malgré vous l'Italie,
Vos libertés bientôt auront leur fin ;
Jamais non plus votre belle patrie
Ne reprendra ses limites au Rhin.
Les rois unis nous chantent ce refrain !
Mais au vieux temps gare qu'on nous ramène !
N'oubliez pas, messieurs, que les Français
En moins d'un mois vont de Paris à Vienne
Pour y dicter les actes d'un congrès !

MONTDIDIER.

Au bon plaisir de la sainte alliance
De Kocinsko les nobles compagnons,
Depuis quinze ans dévorant leur souffrance
De l'autocrate enduraient les affronts,
Mais l'aigle noir est tombé de leurs fronts ;
Et du martyre acceptant l'auréole,
Presque mourant le peuple polonais
Avec le sabre écrit son protocole,
Bat l'autocrate et nargue le congrès.

LE BARON DE FALSH.

Il me revient certaine conjoncture,
Où des Bourbons l'envoyé fort adroit
Dans ce pays reniant sa nature,
Fut malgré lui contraint de marcher droit.
Dieu ! quel effort pour lui de marcher droit !
Depuis neuf mois de la nouvelle France
On lui confie encor les intérêts,
C'est pour cela qu'avec cette puissance
Clopin clopant tout s'arrange au congrès

LA BARONNE DE FALSH, *au public.*

Dans l'avenir l'auteur du moins s'en flatte,
Notre pays gardera son éclat ;
Mais cependant il n'est pas diplomate,
Et n'entend rien aux secrets de l'état,
Il n'entend rien aux secrets de l'état.
Ici, messieurs, vous formez la puissance,
Dont il attend la chute ou le succès :
Que cette affaire au moins s'arrange en France
Si rien ne peut s'arranger au congrès !

FIN.

IMPRIMERIE DE DAVID, BOULEVARD POISSONNIÈRE, N° 6.